

on pense de l'homme dont la main sacrilège entreprend la démolition des croyances qui sont le pivot et la base des plus hautes aspirations de l'humanité! Si vingt-trois siècles de regrets ont suivi l'action d'Érostrate, qu'elle incomparable distance entre les deux actes, et quelle conséquence pour le monde, quelles poignantes douleurs les âges futurs n'auraient-ils pas à ressentir de l'affaiblissement du splendide édifice de notre régénération! Heureusement, il n'est au pouvoir d'aucun mortel de l'ébranler.

CANADA.

Lévis, 18 avril 1865.

Nous adressons aujourd'hui notre feuille à ceux dont nous désirons obtenir l'encouragement. Ceux qui ne voudraient pas s'abonner sont priés de nous renvoyer notre numéro portant avec la suscription LE JOURNAL DE LÉVIS, le mot REFUSÉ, ainsi que la signature.

Ceux qui ne renverront pas ce numéro seront considérés comme abonnés.

Nos confrères de la Presse sont humblement priés d'échanger avec nous.

LINCOLN ASSASSINÉ.

Un de ces événements qui, non seulement portent la terreur dans l'esprit d'une nation, mais qui encore impriment leur cachet sanglant sur l'histoire des peuples, vient d'avoir lieu à Washington.

Samedi matin, un télégramme nous annonçait la nouvelle terrible que Abraham Lincoln, le Président des États-Unis, avait été assassiné ainsi que son Secrétaire d'Etat, M. Seward. Depuis lors, cette nouvelle s'est confirmée de manière à ne laisser aucun doute sur son authenticité.

Voici quelques détails sur ce triste événement.

Vendredi soir, le Président accompagné de Madame Lincoln et de quelques amis, assistait à une représentation dans le théâtre de Ford, à Washington, dans une loge aude-sus de la scène. Vers dix heures et demie, l'auditoire fut mis en émoi par la détonation d'une arme à feu. Pendant le court silence qui succède ordinairement à ces sortes d'accidents, et qui est toujours l'effet de l'inquiétude et de la surprise, un homme élança des secondes loges sur la scène, brandissant un poignard d'une main, et de l'autre montrant du geste la loge du Président, en s'écriant: "Sic semper tyrannis!" Puis il entra dans les coulisses et disparut.

La stupefaction était à son comble; et l'auditoire n'osait même pas

souçonner la vérité, malgré les cris de Madame Lincoln qui demandait du secours. Aussitôt qu'on sût tout ce qui s'était passé, ce fut une panique indescriptible.

Lincoln avait reçu dans la tête une balle qui lui était entrée de trois pouces derrière l'oreille. Il est demeuré sans connaissance jusqu'à 7 heures et 22 minutes, samedi matin, où il expira.

Abraham Lincoln avait une vaste intelligence servie par une énergie de caractère à toute épreuve et par une organisation physique peu commune.

Grâce à lui, la question américaine était sur le point d'en arriver à une solution bien désirable, et voilà que sa mort vient jeter le trouble dans les conférences prêtes à s'ouvrir. Souvent il n'a fallu que la mort d'un homme pour faire perdre l'équilibre à toute un monde politique; espérons que l'événement qui vient d'avoir lieu n'aura pas le triste résultat qu'il pourrait avoir sous certaines circonstances.

Au même moment, à peu près, où le crime se commettait, un autre assassin, complice du premier, frappait M. Seward de plusieurs coups à la gorge. Celui-ci était au lit sous le coup d'une légère indisposition et l'assassin s'était fait introduire disant qu'on l'avait chargé d'une prescription médicale. Aux cris désespérés que poussa M. Seward, son fils, M. Fred. Seward accourut à son secours et reçut lui-même plusieurs coups de poignard.

Le Secrétaire d'Etat est, paraît-il, hors de danger à l'heure qu'il est; mais on craint beaucoup pour la vie de son fils.

L'assassin de Lincoln se nomme Wilkes Booth. Il est acteur de profession, et d'un tempérament très-exalté et très-excitable. On est à peu-près sûr que son acte a été dicté moins par des raisons politiques, que par des sentiments de vengeance personnelle.

Un cheval l'attendait à la porte du théâtre; il le piqua des deux et s'enfuit. Cependant les derniers télégrammes nous apprennent qu'on est parvenu à l'arrêter.

Les limiers sont sur les traces de son complice qu'on dit être un nommé Thompson.

Le Journal de Québec de Samedi nous apprend que M.M. Cartier et Galt sont arrivés à Halifax Vendredi à minuit. Il ont reçu une adresse du maire de cette ville.

La Gazette Royale du Nouveau-Brunswick du 4 avril contient la nomination des membres du Nouveau Cabinet de cette Province.

Voici leurs noms:

L'hon. Robert D. Wilmot, ministre sans portefeuille.

L'hon. A. J. Smith, président du Conseil Exécutif.

L'hon. A. H. Gilmor, secrétaire provincial et greffier de la couronne en chancellerie, à la place de S. L. Tilley, écuyer, démissionnaire.

L'hon. Geo. L. Hatheway, principal commissaire des travaux-publiques.

L'hon. J. C. Allen, procureur-général à la place de J. M. Johnson, écuyer, démissionnaire.

L'hon. Bliss Botsford, arpenteur-général, à la place de McMillan, écuyer, démissionnaire.

L'hon. Timothy W. Anglin, ministre sans portefeuille.

Cette administration est entièrement opposée au projet de Confédération.

Les chambres s'ouvriront le 27 du courant.

Marché de Paques.

La fin du carême est un temps de joie pour tout le monde, mais surtout pour les bouchers, et pour cause. Cette année, ceux de Lévis n'ont pas voulu rester en arrière de leurs confrères de Québec, et samedi dernier notre nouveau marché Lauzon présentait un coup d'œil vraiment pittoresque à la foule des acheteurs alléchés par les morceaux de choix qu'on y voyait étalés avec un goût qui aurait fait honneur à Brillat-Savarin lui-même. La halle était magnifiquement décorée pour la circonstance, et les viandes couronnées de fleurs artificielles avaient une apparence plus qu'appétissante, surtout pour des estomacs affamés par une longue abstinence.

Les bouchers de Lévis veulent décidément lutter avec ceux de Québec; nous leur applaudissons de tout cœur,

On lit dans l'Union du 22 mars:

Depuis quelque temps la Presse s'est mise à fouiller dans les Mémoires et dans les correspondances de Napoléon 1er, pour en retirer des documents relatifs à la puissance temporelle des Papes et aux rapports de l'Eglise et de l'Etat; ainsi que l'objet de ses profondes et mystérieuses recherches. Quant à la portée de ce travail et de cette publication, elle échappe à toutes nos conjectures.

Pour ne parler que de la Presse d'hier au soir, les documents qu'elle publie mettent à découvert un plan de politique tellement violente et astucieuse à l'égard du Pape Pie VII, qu'il est impossible de saisir l'intérêt que peuvent avoir de tels souvenirs, par rapport au temps où nous sommes; la Presse nous semble être en pleine rêverie.

Noter que ces lettres sont de 1806 et de 1807; elles montrent donc le dessin formé dès lors de déposer le Pape, en faisant de sa suprématie nominale dans l'Eglise la grande force auxiliaire de la suprématie de l'empire dans toute l'Europe.

On sait ce que devait devenir ce grand dessein sous la main formidable de la Providence. "La cour de Rome, disait Napoléon au roi Joseph, croit que je ne peux pas allier un grand respect pour l'autorité spirituelle du Pape et réprimer ses prétentions temporelles. Elle oublie que Saint Louis, dont la piété est connue, a été presque toujours en guerre avec le Pape." "Saint Louis toujours en guerre avec le Pape!" Ainsi traitait-il l'histoire, et d'autres depuis l'ont traité de même. "En temps et lieu, écrivait-il au prince Eugène, je ferai repentir la cour de Rome de sa mauvaise conduite; mais ce n'est pas le moment."

Et par P. S.:

"Toutes réflexions faites, je n'écirai pas au Pape. Je ne veux pas me jeter dans les tracasseries avec ces nigauds. Le plus court est de s'en passer."

Et tout est de ce style.

Il y a une lettre de Dresde à la date du 22 juillet 1807, que les collecteurs auraient dû laisser dans les archives de l'Etat, et qui rend plus inexplicable que toutes les autres la recherche que fait la Presse de ces étonnantes souvenirs.

Mon fils, disait l'empereur au prince Eugène. J'ai reçu la lettre du Pape que vous m'avez transmise. Répondez à Sa Sainteté à peu près dans les termes suivants:

Et l'empereur dictait une réponse en dix ou douze pages—trois colonnes en petit texte de la Presse—où éclatait la plainte, la colère, la menace. "Que trois lignes nous suffisent!" "Je ne craindrai pas, disait Napoléon, de réunir les Eglises gallicane, italienne, allemande et polonaise dans un concile pour faire mes affaires sous Pie—c'est la Presse qui souligne—et mettre mes peuples à l'abri des prétentions des prêtres de Rome."

Tel était le ton de toute la lettre dictée au prince Eugène. Et, dans cette lettre, remarquons ceci: "Très-Saint-Père, cette lettre n'était pas faite pour être mise sous les yeux de Votre Sainteté, etc." L'indiscrétion même était dictée au prince Eugène, afin que la menace arrivât comme une confidence trahie, fit trembler davantage le Pape obstiné et sa cour de nigauds.

Voilà donc ce que la Presse va chercher dans les Mémoires de Napoléon; et, nous cherchons vainement en notre esprit en quoi cette curiosité peut intéresser la politique des temps présents.

Serait-ce que la Presse aurait quelque raison inconnue de reprendre les confidences de 1807? et suppose-t-elle dans l'avenir quelque événement qui motiverait un retour à ce beau plan d'un concile sans Pape? ou bien connaît-elle des politiques qui se croiraient de force à se faire les plagiaires de ces desseins? Cela ne nous surprendrait pas; les temps de révolution sont des temps où tout semble possible, surtout ce qui est insensé et chimérique.

Mais si la Presse ne dit pas tout son secret, elle en dit assez pour indiquer à ce qui reste en France d'hommes sensés la voie où marche la politique des esprits sceptiques et aventureux.

En cela seulement la publication des documents recueillis par la Presse est un enseignement, même quand elle ne devait servir qu'à délayer cette fameuse époque de 1807, époque d'éblouissement, mieux connue, à mesure qu'elle se dégage de l'hypothèse des adulateurs.

LAURENTIE.

Petite Chronique de Lévis.

2ÈME SEMAINE.

A vrai dire, gentilles lectrices, votre pauvre homme de rédacteur a eu la main mauvaise lorsqu'il s'est mis dans le chignon de faire de moi un chroniqueur.

Je lui avais bien dit qu'il s'en repentirait; mais que voulez-vous? M'est avis qu'il a la tête un peu dure, ce cher rédacteur; sans compter qu'il a ses idées à lui, et de drôles d'idées encore. Je vous le dis tout bas, à l'oreille; n'allez pas lui en parler au moins, il serait capable de s'en fâcher; il est susceptible en diable.

Oui, je fais un pauvre chroniqueur. A peine suis-je rendu à ma seconde semaine, que je ne sais plus vraiment quoi vous dire. Je suis dans un mortel embarras.

Si j'étais seulement près de vous, mes chères lectrices, je serais sûr de me tirer d'affaire. L'inspiration ne me manquerait pas. Vos fines réparties me mettraient en verve. Vos petites malices aiguillonneraient mon amour-propre. Il me faudrait, bon gré mal gré, payer de ma personne; et comme je ne passe pas pour avoir la langue dans ma poche, ça irait comme sur des roulettes.

—Sur ce j'introduirai mes autres compagnons. Et d'abord, près d'ici, ces deux être brouillons, Qu'on pourrait appeler vrais moulins à parole, Ne parlant que statut, Cujas, Pothier, Fargole, Sont des savants Messieurs que l'on nomme avocats, C'est ce qui vous explique en deux mots ce fracas.

L'un des deux, celui-là dont la joue est imberbe, N'est encore, il est vrai, qu'un Démosthène en herbe; Son début tout récent devant dame Thémis Nous le fit remarquer par des façons de Mias, Et puis par une voix, qui du reste assez pure, Vouloit par des emprunts embellir la nature. Le tout avec l'aplomb qu'aurait un Berryer. Il éclipse, du coup, Monsieur le bâtonnier. Bref, en chasse aux procès, il s'est mis en campagne, Croyant trouver en bas vrai pays de Coagne. Bien muni de gros plomb sous forme de latin, Il rêve en sa pensée un immense butin. Contrats, testaments, faux, vice redhibitoire, Nullité, fraude, dol, et dommage notoire, Tout ainsi que Perrette avec ses souliers plats, Lait, veau, vache, cochon, et... crac! tout coula bas. Par chance que Monsieur acquit après son père De qui la clientèle est en état prospère, Et que si l'on fait fi de ses airs de coquin, Les clients du papa lui feront son chemin.

Il n'en est pas ainsi de son savant confrère A la forte encolure, à la raide crinière, Qui voit, tous les matins, envahir son bureau Et par mainte pimbèche, et par maint chicaneau, Lesquels charmés, ravis, par sa vaste feconde Lui vont pour l'obtenir promettre tout Golconde. Mais aussi tout procès est pour lui merveilleux, Tant est de votre argent l'effet miraculeux; L'embrouillé devient clair, le clair même s'embrouille... Il ferait, ma foi, prendre un boeuf pour la grenouille; A preuve qu'on le croit un bien grand avocat, Quand il n'a de sa vie étudié Dormat. C'est égal; sa science passe pour sans pareille; Son toupet à lui seul en fait une merveille. Mais assez; car je vais trahir l'incognito; C'est Guillaume ou Xavier va-t-on dire aussitôt,

C'est pourquoi sans tarder, je vais sur ce me taire Pour parler sur le champ d'un Monsieur le Notaire, Qui se tient dans ce coin tout transi de terreur: Il hait tout avoat du profond de son cœur. Les profanes ayant dans ses actes sublimes Critiqué quelques mots sans bon sens et sans rimes. Ses excellent contrats sont par eux tous les jours Sans cesse interprétés, commentés à rebours. Et puis, tout récemment, une alarme cruelle, A propos d'un procès sur dame Evanturelle, L'a mis en grand émoi sur plus d'un testament Qu'il n'a pas lu, relu, ni dicté même.

Aussi, de tout son cœur, envoit-il au grand diable Avocats, leur patois, et leur air exécrable, Contre eux tous il s'émue (sainte indignation!) Disant, pour me servir de son expression, Que tous ces avocats sont de bien grands "despotes!" Notez que ce Monsieur est un maître des postes. Sensible père Amable, horticulteur fameux Tremble pour tes melons et tes fruits savoureux, Si ces brigands en toge ont un beau jour l'envie De contenter leur faim rarement assouvie! Tu pâlis, tu rougis, à cet affreux tableau. Eh! vois, de ce côté vient un danger nouveau.

"Monsieur être malade et sa face être rouge... Faut un peu saigner lui, mais que monsieur ne bouge." A ce trait obligeant, dans cet officieux J'ai soudain reconnu cet artificieux. Ce docteur enragé renommé sur la côte Dans les divers endroits dont il s'est rendu l'hôte, Vouloit soigner toujours envers et contre tous, Avec votre agrément ou même malgré vous. Il voudra vous guérir sans moindre maladie; Si vous avez du mal, c'est fait de votre vie! Ce tout petit bouton est un "affreux cancer," "On pourra vous l'ôter, ce ne sera pas cher." Or, il soigne cela pendant un long espace, Jusqu'à ce qu'il appaise un instinct de rapace. Il vous prend une vache, un porc, puis un mouton, Un autre jour l'argent, enfin plus de bouton.

Il a ses parchemin, mais ce n'en est que pire, Il s'acharne après vous comme fait un vampire. "Médecin malgré lui" il serait normal: "Médecin malgré vous" c'est le pire animal.

Aussi voyez la peur de ce brave notaire, Quand il se voit traqué par cet affreux corsaire. Mais ranimé soudain il résiste aux assauts Et se dérobe enfin par deux énormes sauts, Songeant avec horreur comme il a paru belle De tirer un écu de sa chère escarcelle. Quand de toute sa vie en maladie encor, Il n'a pu pour des soins entamer son trésor.

ARTHUR CASSEGRAIN

(A continuer.)